

préface qui en marque le caractère général et qui en fait comprendre l'importance, au point de vue de cette grande œuvre entreprise par la génération précédente et qui a pour but la restitution et l'intelligence de l'art du moyen âge.

Jusqu'alors l'art et la littérature avaient vécu sur l'antiquité grecque et romaine. C'était là le grand cheval de bataille des classiques. Il était de bon goût de ne rien connaître et de ne rien comprendre de nos antiquités nationales, non plus en art qu'en littérature. Les historiens traitaient notre histoire comme nos grammairiens traitent encore notre grammaire. Ils établissent les règles du langage sans même se douter de l'existence de cette immense littérature qui s'est produite spontanément dans les siècles qui ont précédé le grand siècle, le xviii^e, le seul que le puritanisme universitaire veuille admettre. Il a fallu que des hommes comme Viollet-le-Duc luttassent toute leur vie pour arriver à faire reconnaître la valeur des chefs-d'œuvre qui crèvent tous les yeux, et encore faut-il avouer que dans le monde aca-

démique on n'est encore qu'à demi convaincu, sinon de l'existence, au moins de l'importance artistique de nos vieux monuments.

L'école romantique nous a rendu à cet égard un grand service, mais elle portait dans ses admirations un reste de mysticisme dont la persistance ne serait pas justifiée. On a peut-être un peu trop parlé de la foi qui bâtissait les églises. Cette foi en tout cas n'était pas exclusivement religieuse et se mêlait de bien des éléments dont la présence a plus d'une fois embarrassé le zèle dévot des observateurs, qui ne voulaient trouver dans ce vieil art que des sujets d'édification. C'est surtout dans l'ornementation des cathédrales qu'on rencontre ces étranges représentations dont le grotesque dépasse toutes les limites admises par la pudeur moderne. Les uns ont cru voir dans ces *obscènes* une satire permanente des mœurs monacales, une protestation de la vertu laïque contre les dépravations trop ordinaires du cloître. D'autres au contraire ont tâché d'échapper à ces conclusions par l'inaugura-



BAS-RELIEF DU PORTAIL DE LA GALENDE.
Cathédrale de Rouen.



STALLE DE L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE DES TONNELIERS, A ROUEN
d'après le moulage conservé au Musée départemental d'antiquités.

tion d'un symbolisme effréné. — Ils se sont efforcés de substituer aux réalités trop visibles des interprétations théologiques et de justifier les audaces des « pieux » tailleurs d'images

..... en rectifiant le mal des actions
Avec la pureté de leurs intentions.

Ni l'une ni l'autre de ces explications n'est acceptable, car aucune ne s'applique à tous les cas. La vérité est qu'il y a de tout dans les sculptures et ornements des vieilles églises, exactement par la même raison que la littérature de la même époque ne recule devant rien. L'imagination n'est alors enchaînée ni enfermée dans aucun de ces cadres plus ou moins factices ou logiques qu'on lui a imposés plus tard. Elle se manifeste à sa fantaisie sur les parois des cathédrales comme dans les vers des rapides fabliaux, des interminables épopées ou des nouvelles sans vergogne qui ne paraissent jamais avoir alarmé la candeur des plus « honnêtes » dames de la cour. Cela prouve tout simplement que la pudeur était une vertu peu cultivée de nos pères et que les gens d'esprit qui vivaient sur cette terre, il y a cinq ou six siècles, ne faisaient, pas plus qu'Aristophane, de distinction

entre le sel attique et l'autre. Ils s'amusaient de tout, sans dégoût, et ne craignaient pas de représenter au naturel jusque dans leurs églises les images dont ils ornaient volontiers leurs discours.

Il serait difficile de fixer une limite au dévergondage de cet art et aux débordements de ces imaginations, qu'on n'accusera pourtant pas d'avoir été corrompues par les raffinements de la civilisation moderne. M. Adeline a rencontré parmi les sculptures des églises et des palais de justice de Rouen et des villes voisines des représentations qui dépassent tout ce que l'on pourrait imaginer. Elles se trouvent à côté d'autres, d'un caractère tout différent, sans que les unes paraissent gênées par le voisinage des autres. Toutes ont le même droit de cité, et personne évidemment ne songeait à s'étonner qu'on mit ces ordures sous les yeux du public. C'est là un trait de caractère qui a son importance, au-delà même des questions d'art.

Les représentations publiées par M. Adeline sont faites pour la plupart d'après des moulages ou des photographies. Elles sont donc d'une exactitude certaine. Il serait bien à souhaiter que cet exemple trouvât beaucoup d'imitateurs.

EUGÈNE VÉRON.

NOTRE EAU-FORTE

Nous offrons aujourd'hui à nos abonnés une eau-forte de E. Champollion : *Portrait de Sarah Bernhardt*, d'après le remarquable tableau de J. Bastien-Lepage. Nous avons donné dernière-

ment une eau-forte d'Abel Lurat : *Portrait de la comtesse Vandal*, d'après le tableau de l'éminent portraitiste Carolus Duran.

Ces œuvres figuraient avec éclat au Salon de 1879.

Le Directeur-Gérant **EUGÈNE VÉRON.**